

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**170. Val-Richer, Mercredi 24 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven**

170. Val-Richer, Mercredi 24 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est une réponse à :

[173. Paris, Mercredi 24 octobre 1838, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-10-24

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe commence à vous écrire ici. Ce soir et demain matin, à Lisieux, je n'aurai pas plus de temps que ce matin.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°201/223

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 477, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/344-347

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N° 170 Mercredi 24, 3 heures

Je commence à vous écrire ici. Ce soir et demain matin à Lisieux, je n'aurai pas plus de temps que ce matin. Je suis désolé de l'état de vos nerfs. J'espère que l'indisposition de votre fils ne sera rien, et n'aura d'autre effet que de vous le laisser quelques jours de plus. Je ne puis partir d'ici que le 5 novembre. J'ai fait et je fais force de voiles pour finir je ne sais combien de petites affaires, qui sont pourtant des affaires, et que je ne puis laisser en arrière. Ma mère de son côté m'a demandé jusqu'au 5 pour ses arrangements de ménage. Ces cinq jours de retard me contrarient vivement. Il n'y avait pas moyen. Nous partirons le 5 au soir. Nous arriverons le 6 pour dîner. Je vous verrai le 6, à 8 heures du soir. Nous voilà au moins à jour fixe. Aurez-vous un bon jour en me revoyant ? Je voudrais bien vous égayer vous distraire. Je ferai de mon mieux. Il y a des choses dont je suis sûr. Il y en a d'autres sur lesquelles notre disposition, n'est pas, la même. Les mêmes remèdes ne nous sont pas bons à l'un et à l'autre. Mais, quoique je n'aie plus vingt-cinq ans je persiste à croire beaucoup qu'on trouve ce qu'on cherche et qu'on peut ce qu'on veut. Je chercherai et je voudrai. Vous avez raison de vouloir de l'éclat, de la grandeur. C'est aussi mon gout, très décidé, et l'un des mérites en effet des monarchie. Cependant je ne puis souscrire absolument à votre arrêt. La République romaine a bien eu quelque éclat, et il n'y a pas beaucoup de plus grandes figures que Scipion et Annibal. Il y a république et république, comme aussi monarchie et monarchie. Il me revient que Thiers est fort triste, fort abattu et assez de l'avis que vous me mandiez de Berryer. La tristesse est en général pour Thiers une source de bonne conduite. Nous verrons. Il revient vers le milieu de novembre.

Lisieux, jeudi 9 heures

J'attends votre lettre. Je n'aime pas à attendre dans les auberges. Nulle part le sentiment de la solitude n'est plus vif. C'est ce qui fait qu'il est charmant de voyager avec quelqu'un qu'on aime. Le monde disparaît. On est vraiment seule. Il y a, dans je ne sais plus quel roman de Mad. de Stael, une page où cela est senti et dit à merveille. A propos de Mad de Stael, j'ai écrit ces jours-ci sur l'état des âmes, dans notre temps, quelques pages qui paraîtront dans la Revue française et où j'ai un peu parlé de Mad. de Broglie. On dit bien peu ce qu'on pense quand on pense vraiment quelque chose sur quelqu'un qui le mérite. Je voudrais avoir réussi cette fois. Vous me le direz.

Voilà 173. Toujours aussi nervons. Il fait pourtant beau. Je ne sais pourquoi je dis pourtant, car décidément je n'aime pas les beaux jours d'automne. Je les accepte,

j'en jouis même. Mais on n'aime pas, tout ce dont on jouit. On n'aime que ce qu'on préfère. Adieu. Je remonte en voiture. Les dîners me laissent cinq jours de repos jusqu'à mardi. Je donne cette lettre à la poste avec chagrin. Ces cinq jours de retard vous déplairont, comme à moi. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 170. Val-Richer, Mercredi 24 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-24

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1602>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 24 octobre 1838

Heure3 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

49

Je commence à vous écrire ici. Le soir et demain matin, à Liège, je n'aurai pas plus de temps que ce matin. Je suis désolé de l'état de vos nerfs. J'espère que l'indisposition de votre fils ne durera rien, et n'aura d'autre effet que de vous le laisser quelques jours de plus. Je ne puis partir d'ici que le 5 novembre. J'ai fait ce que j'ai pu de voler pour finir je ne sais combien de petites affaires, qui sont pourtant des affaires, et que je ne puis laisser en arrière. Ma mère de son côté m'a demandé jusqu'au 5 pour les arrangements de ménage. Les cinq jours de retard me contrarient vivement. Il n'y avait pas moyen. Nous partirons le 5 au soir. Nous arriverons le 6 pour dîner. Je vous verrai le 6, à 8 heures du soir. Vous viendrez au moins à jour fixe. Avez-vous un bon jour en me revoyant ?

Je voudrais bien vous égayer, vous distraire. Je ferai de mon mieux. Il y a des choses dont je suis sûr. Il y en a d'autres sur lesquelles notre disposition n'est pas la même. Les mêmes remèdes ne nous sont pas bons à l'un et à l'autre. Mais, quoi que j'en aie plus vingt-cinq ans, je persiste à croire beaucoup qu'on trouve ce qu'on cherche et qu'on peut ce qu'on veut. Je chercherai ce que je voudrai.

Vous avez raison de vouloir de l'éclat, de la grandeur.

C'est aussi mon goût très décliné et l'un des motifs en effet des Monarchies. Cependant je ne puis souscrire absolument à votre avis. La République Romaine a bien eu quelque éclat et il n'y a pas beaucoup de plus grandes figures que Scipion et Annibal. Il y a République et République, comme aussi Monarchie et Monarchie.

Il me revient que Thiers est fort triste, fort abattu & avoy de l'air que vous me mandiez de Berryer. La tristesse en en gémant pour Thiers une source de bonne conduite. Nous verrons. Il revient vers le milieu de Novembre.

Lilius Jeudi 7 heures.

J'attends votre lettre. J'aime pas à attendre dans le caberger. Nulle part le sentiment de la solitude n'est plus vif. C'est ce qui fait qu'il est charmant de voyager avec quelqu'un qu'on aime. Le monde disparaît. On est vraiment seul. Il y a, dans je ne sais plus quel roman de Mad^e. de Maël, une page où cela est écrit et dit à merveille.

À propos de Mad^e. de Maël, j'ai écrit ces jours-ci, sur l'état des arts dans notre temps, quelques pages, qui paraîtront dans la Revue française, et où j'ai un peu parlé de Mad^e. de Broglie. On dit bien peu ce qu'on pense, quand on pense vraiment quelque chose sur quelqu'un qui le mérite. Je voudrais avoir réussi cette fois. Vous me le direz.

Vale 173. Toujours aussi nerveux. Il fait pourtant beau. Je ne sais pourquoi je lis pourtant, car évidemment je n'aime

par les
on s'a
préfére
de rep
Chagrin
Adrien

par les beaux jours d'automne. Je l'y accepte, j'en jouis même. Mais
on n'aime pas tout ce dont on jouit. On n'aime que ce qu'on
préfère.

Adieu. Je remonte en voiture. Les diables me laissent cinq jours
de repos, jusqu'à mardi. Je donne cette lettre à la poste avec
chagrin. Les cinq jours de retard vous déplairont, comme à moi.
Adieu. Adieu.

